

CHAPITRE PREMIER

Dans lequel on ne découvre aucun cadavre, mais qui sert à présenter différents personnages.

Comme pour balayer la poussière en laquelle il venait de réduire les arguments de ses contradicteurs, le grand Hochois eut un geste ample et péremptoire qui faillit renverser son demi-brune sur le marbre de la table. Puis il conclut :

— C'est pour cela qu'il me dégoûte, votre Renan...

Alors Zizi qui était assise à sa gauche et tenait une main éperdument accrochée à son épaule, Zizi se pencha sur lui, et avec un regard qui témoignait à la fois de son ignorance sans bornes et de toute son indifférence pour la réponse qui lui serait faite, elle demanda :

— Dis-moi, chéri, qui c'est Renan ?

À la vérité, il ne lui importait pas du tout de le savoir. Elle n'avait posé cette question, avec un feint intérêt, que pour faire plaisir à Hochois en se montrant captivée par ses paroles. C'était un truc, mais Zizi en abusait. Elle demandait trop souvent :

— Dis-moi, mon Mi..., qui c'est, Machin ?

Car au lieu de faire plaisir à son « Mi » elle ne réussissait le plus souvent qu'à l'agacer.

Aussi, cette fois, le grand Hochois lui répondit-il brusquement :

— Renan ?... C'est un géographe... qui a découvert la Prusse rhénane !...

Zizi aurait parfaitement admis cette explication, mais Hochois la lui avait fournie sur le ton qu'on emploie généralement pour dire : « Fous-moi la paix !... » et Zizi comprit qu'elle devait se taire, au moins pour un instant.

Zizi avait d'ailleurs le caractère le mieux fait qui se pût rencontrer : les rebuffades, les injures, même les pires mufleries la laissaient généralement satisfaite et aimable. Elle acceptait tout avec le sourire. Mais — tant il est vrai que l'homme est ingrat, injuste — l'excès même de cette qualité finissait par exciter l'irritation de ceux-là qui eussent dû l'admirer le plus fort. Elle lassait tous ses amants — et seuls le gérant du café « d'Harcourt » et le patron du « Balzar » en auraient pu dire le nombre approximatif ! — par sa perpétuelle et admirable résignation.

Comme elle s'appelait Marthe, on l'avait baptisée un jour Zibeline, et comme elle l'avait trouvé joli elle avait gardé ce surnom. Sans comprendre, elle aimait à redire :

— Zibeline... c'est gentil, pas vrai ?... Un nom qu'ils m'ont donné, comme ça...

De Zibeline, tout naturellement, par voie d'abréviation nécessaire et de redoublement obligé, on avait fait « Zizi » — et de même que « Zizi » se trouvait en l'occurrence l'amical et imprévu dérivé de Marthe, ainsi pourrait-il se faire que « Coco » fût, par occasion,

le diminutif direct et légitime d'Adhémar ou de Donatien...

Si Zizi était jolie ?

Eh !... eh !... Plutôt petite, mince. Des cheveux châ-tains très légers, un peu fous, frisottant sur la nuque charmante ; de grands yeux bleus qui semblaient pleins d'une innocence effarée. Aimable et « bon garçon », d'une humeur excellente et presque inaltérable, mais aussi bête que ses pieds qu'elle avait mignons et bien cambrés... Encore faut-il s'entendre car « bête » est bien vite dit : Zizi était surtout irréfléchie et ignorante. Oh ! mais ignorante !... d'une ignorance de base, solide, totale ! Certes elle avait été à l'école, mais le temps seulement d'y puiser un souverain mépris pour toutes les choses qui s'apprennent. De la France elle ne connaissait guère que le V^e arrondissement de Paris et quelques rues de Montmartre ; à partir des fortifs c'était pour elle une sorte d'inconnue, vague et sans attrait. Elle disait : la province, comme elle eût dit : l'Ouganda. L'Allemagne, l'Italie, l'Espagne, elle les réunissait de façon agréable et pratique, sous ce seul vocable : l'étranger. Elle ne lisait que des romans, mais elle en lisait beaucoup. *Le Crime de la rue Botzaris*, le *Million de l'Orpheline*, *Chaste et Flétrie*, lui arrachaient des cris d'admiration, et bien qu'elle en connût une à une toutes les péripéties, elle était haletante d'émotion à la dixième relecture de certains passages : « Quand on s'aperçoit que c'est lui l'assassin », par exemple. Ou bien « quand il croit avoir retrouvé sa fille et qu'il découvre que c'est sa mère ! » Des journaux, elle dédaignait tout ce qui n'était pas le feuilleton, ou les

grandes catastrophes dans lesquelles il y avait beaucoup de victimes : un simple tamponnement sur le Nord, avec huit ou dix morts seulement, ne l'intéressait pas. Un accident ne prenait d'importance à ses yeux et ne devenait « un accident » qu'à partir du vingtième cadavre.

Zizi n'avait que peu d'occasions d'écrire à ses amis, mais quand elle se hasardait à le faire, ses fautes d'orthographe n'étaient pas très nombreuses car elle usait d'un vocabulaire volontairement restreint duquel elle avait instinctivement proscrit tous les mots difficiles. Lorsqu'une fin de mot l'embarrassait, elle la supprimait courageusement, ou la remplaçait par un gribouillage écrasé, prudent et hypocrite. Enfin, ses connaissances en arithmétique n'allaient guère au delà du pouvoir d'additionner un cigue, deux tunes, trois balles et dix pélos — ce qui, soit dit en passant, est déjà assez remarquable, un des premiers préceptes enseignés en la matière étant précisément qu'on ne peut additionner que des choses de même nature...

Pour le surplus, coquette, bavarde, à la fois sobre comme un petit chameau et gourmande comme une grosse chatte, le museau trop abondamment frotté de poudre, des chapeaux extravagants, des robes simples qu'elle cousait elle-même dans les périodes de dèche et des chaussures toujours irréprochables.

Zibeline avait été, était, ou devait être la petite amie de tous ceux, bruns ou blonds, qui prenaient l'apéritif au Vachette, qui mangeait à la « Chope » de la rue de Cluny et qui prenaient le café au Balzar. Successivement Zizi changeait d'amant quand il le fallait,

c'est-à-dire quand le dernier en titre la congédiait — mais par nature elle était plutôt fidèle. Un soir elle avait dit au petit Jœck, qui « étudiait architecte » et avec lequel elle était en ménage depuis près de quatre mois : « Mon pauvre Jœck, je t'ai trompé... Ça, ce n'est rien !... Mais ce qui m'ennuie, c'est que ça m'a fait tellement plaisir !... »

Et cet animal de Jœck, incapable de comprendre ce qu'il y avait d'admirable et de profond dans semblable parole, s'était cru obligé, par dignité, de lâcher Zibeline ! Alors Zibeline, pour se venger, pendant un trimestre n'avait pas reparu à la Chope.

Un après-midi, près du Luxembourg, elle avait rencontré le grand Hochois qui lui offrit un bock :

— Je veux bien, dit-elle... Seulement, mon chéri, il faut que tu me jures... de me garder avec toi au moins jusqu'au quinze octobre... Ça fait deux mois, ce n'est pas bien long... Parce que je peux dire que je l'ai, le béguin pour toi... Le quinze octobre, tu comprends, je compte me mettre dans mes meubles...

— Tope ! avait dit le Hochois. Avec moi tu ne risques rien... Toutes les fois que j'aime c'est pour la vie !...

Le soir il l'avait ramenée à la Chope, et la collectivité, qui considérait un peu Zizi comme lui appartenant et que sa défection soudaine avait quelque peu humiliée, but un punch en son honneur. En rentrant, Hochois était très gris, et Zibeline l'appelait Gustave. Or, Hochois se prénommaît régulièrement Henri et il faillit se fâcher tout rouge de cette confusion. Alors, pour être sûre de ne plus se tromper, elle l'appela : « Mon loup » et aussi « Mon Mi ».

Durant les premiers jours, le ménage improvisé avait marché le mieux du monde. Zizi se montrait docile en proportion des exigences formidables et du sans-gêne de son amant. Au bout de trois semaines cependant, ce fut chose visible pour tout le monde que Hochois commençait à en avoir assez ! Mais le moyen de rompre avec une petite femme qui fait toutes vos volontés, qui vous admire, qui boit vos paroles comme d'autres boivent des bocks, qui feint de s'intéresser à vos discours jusqu'à la passion, et qui est d'une si douce, si reposante ignorance ?... Il aurait fallu qu'elle le trompât ! Mais précisément Zizi demeurait à l'austère devoir indévisiblement fidèle. Au lieu de s'en aller de droite et de gauche avec des « copines » ou de rester à paresser chez elle, Zizi suivait « son Mi » à la braserie...

Elle assistait aux interminables parlottes dans lesquelles Meugnière, Lernerie, le petit Jœck et lui-même, et quelquefois aussi le poète Dousemèze, fondaient une philosophie nouvelle, refaisaient une âme à la France, remaniaient la carte d'Europe et décidaient de la littérature de demain. Ça se passait à « la Chope », petite brasserie aimable et enfumée, qu'on avait, le patron se nommant M. Mouton, tout naturellement appelée le Mutton-Chope. On y buvait des demis en soufflant sur les fausses gloires et les royautés usurpées, et ce soir-là, le bon Renan, dont Meugnière était admirateur enthousiaste, avait été singulièrement malmené par Hochois.

Zibeline, qu'il avait rabrouée comme on a vu, tenta de se consoler en lisant le *Rire*. Quand elle eut fini,

Hochois et Meugnière discouraient encore. Alors, cédant encore une fois à son besoin de faire croire qu'elle s'intéressait aux questions qu'ils agitaient, elle demanda :

— Dis, mon Mi... c'est vrai que c'est un géographe, Renan ?

— Mais oui... Et puis c'est lui aussi qui a écrit l'histoire de Calibanban... et des quarantes voleurs.

Elle fit : Ah ! et peut-être eût-elle demandé d'autres explications si la conversation n'avait été interrompue par l'arrivée de Doussemèze. Il s'assit, commanda un bock, et déclara aussitôt :

— J'en ai fait un tout à l'heure qui n'est pas mal. Écoutez :

Après le brillant fandango,
Otero, la belle danseuse,
Se plonge en la blancheur mousseuse
Du savon Vaissier du Congo

Doussemèze était poète et dramaturge. Depuis cinq ans, il avait « une pièce chez Gémier » — comme tout le monde ! — et aussi « trois actes en vers chez Antoine ». Assurément ni l'un ni les autres ne devaient jamais voir les feux de la rampe, mais Doussemèze escomptait avec foi leur succès immanquable et leurs recettes certaines. Comme il fallait vivre en attendant, il avait trouvé ce métier : rimer des réclames pour les grandes maisons qui font de la publicité. Il avait naturellement commencé par le savon du Congo, par les pilules Pink et les confitures Picon. Mais bientôt il avait trouvé d'autres produits à encenser, d'autres mérites à exalter : le